

BULLETIN SALESIEEN

Nous devons aider nos frères et travailler avec eux à l'avancement de la vérité.

(III. S. JEAN 8).

Appliquez-vous à la bonne lecture, à l'exhortation et à l'instruction.

(I. TIMOTH. IV, 13).

Parmi les choses divines, la plus divine est de Coopérer avec Dieu au salut des âmes.

(S. DENIS).

Un tendre amour envers le prochain est un des plus grands et excellents dons que la divine Bonté fait aux hommes.

(S. FRANÇOIS DE SALES).



Quiconque reçoit un enfant en mon nom c'est moi-même qu'il reçoit.

(S. MATT. XVIII, 5).

Je Vous recommande l'enfance et la jeunesse, donnez-leur une éducation chrétienne; mettez-leur sous les yeux des livres qui enseignent à fuir le vice et à pratiquer la vertu.

(PIÈRE IX).

Redoublez de forces et de talents pour retirer l'enfance et la jeunesse des embûches de la corruption et de l'incrédulité, et préparer ainsi une génération nouvelle.

(LÉON XIII).

— Direction — Patronage de Saint Pierre. Place d'armes, N. 1, Nice —

SOMMAIRE — Rachel et les Mères Chrétiennes — Pensées du Pape Léon XIII sur le catéchisme pour la bonne éducation des enfants — Mort d'un Directeur Salesien — Les Collecteurs pour l'Eglise du Sacré-Cœur — Sœur Marie Mazarello — Lettre de Marseille — Histoire de l'Oratoire de S. François de Sales — Retour du lac Nahuel Huapi — La première chose à apprendre en ce monde est de savoir où l'on va — Maximes et pensées — Indulgences spéciales pour les Coopérateurs.

RACHEL

ET LES MÈRES CHRÉTIENNES.

Parmi les femmes de l'Ancien Testament, il en est une dont nous voulons retracer ici la splendide figure, pour en retirer un précieux enseignement. C'est la célèbre Rachel, épouse bien-aimée de Jacob et mère de Joseph, devenu plus tard Vice-Roi d'Égypte; l'un des douze fils du grand Patriarche.

Rachel, par ses rares qualités et la bonté de son cœur, peut servir d'exemple à toutes les mères dans l'éducation de leurs enfants. En effet, elle sut si bien insinuer dans le tendre cœur de son Joseph la piété et la crainte de Dieu que, devenu orphelin à la fleur de ses années, il se conserva néanmoins si modeste et si pur, qu'il mérita de devenir le modèle de la jeunesse en tous temps et en tous lieux (1). Par sa docilité et son obéissance, il fut la plus douce consolation de son vieux père, accablé de tristesse et d'ennui; par sa simplicité et son

innocence, il lui fut si cher qu'il le préféra à tous ses autres enfants. Il se montra, en toutes circonstances, si fidèle et si sage que, quoique jeune encore, il fut établi le surveillant de ses frères, plus âgés que lui. Son amour pour Dieu fut tel que, non content de fuir avec horreur tout ce qui pouvait l'offenser, il s'efforçait encore d'empêcher que les autres ne l'outrageassent, et il en donna une preuve évidente, un jour qu'il vit ses frères commettre une action coupable. Il en ressentit une si grande peine que, sans considérer la malveillance et la persécution qu'il pouvait encourir, il raconta la chose à son père, et leur fit donner une sévère leçon: *Accusavit fratres suos apud patrem crimine pessimo* (1). Tout le monde sait combien sa vertu le rendit agréable au Seigneur, qui se plut à le consoler, de temps en temps, en le favorisant de certains signes, ou plutôt de célestes visions, où lui était révélée sa future grandeur.

Or, cette vie de Joseph, consacrée à aimer Dieu et à le craindre, cette vie si pieuse et si chaste, en contradiction manifeste avec celle de ses frères, fils d'une autre mère, nous donne le droit de croire qu'elle fut la conséquence de l'éducation morale et religieuse, que la prévoyante Rachel lui avait donnée dans son enfance; éducation forte, qui le soutint et le rendit victorieux dans les dures batailles qui lui furent livrées;

(1) A la mort de sa mère, Joseph avait quinze ou seize ans. Voir *Cornelius à Lapide*.

(1) Genèse xxxvii.

éducation sage, qui le rendit digne de devenir le premier ministre d'un royaume puissant, et d'être, par sa prudence, le soutien et le salut des peuples, le recteur de ses frères, *firmamentum gentis, rector fratrum* (1).

Du reste, que nous devons regarder l'ancienne Rachel comme un modèle de mère tendre et affectueuse, Dieu lui-même nous l'enseigne. La sainte femme mourut et fut ensevelie non loin de Bethléem, lorsque vint au monde Benjamin, son second fils. Or, en racontant le massacre des innocents, ordonné dans cette ville et les environs, l'Évangéliste S. Mathieu fait, pour ainsi dire, sortir de son sépulcre la tendre Rachel, et nous la représente pleurant et déplorant à hauts cris la mort de ces pauvres enfants, comme s'ils eussent été les siens. *Une grande voix s'est entendue, dit la Sainte Écriture, de grandes plaintes et des hurlements; Rachel pleurant ses enfants; et ne voulant aucune consolation, parce qu'ils ne sont plus.*

Arrêtons-nous ici. Hélas! Beaucoup de mères chrétiennes, comme de nouvelles Rachels, pleurent aujourd'hui leurs fils; elles pleurent leur innocence perdue; elles pleurent leur mort précoce, causée par les vices et les désordres d'une vie pleine d'immoralité; elles pleurent leur entêtement, leur esprit d'indépendance et d'insubordination; elles pleurent leur irréligion, leur impiété et leurs blasphèmes; elles pleurent leur trahison, occasionnée par les livres, par les compagnies, ou par des maîtres pervers, qui se sont montrés à leur égard plus cruels qu'Hérode; car celui-ci enleva aux enfants de Bethléem le corps, mais non l'âme; la terre, mais non le ciel; le temps, mais non l'éternité; ceux-la au contraire ravissent aux jeunes gens tout ce qu'ils ont de plus précieux dans cette vie et dans l'autre, la vertu, la religion, Dieu.

Oh! oui, ces pauvres mères désolées ont bien raison de verser des larmes amères sur les égarements de leurs enfants. Mais il faut bien le dire; à peu d'exceptions près, la cause de leurs pleurs, le plus souvent, doit être attribuée à leur négligence. Quand leurs fils étaient encore enfants, si elles leur avaient donné une éducation religieuse; si elles avaient imbu leur jeune esprit des précieuses vérités de notre sainte Foi; si elles leur avaient parlé plus souvent de Dieu, de Jésus-Christ, de l'âme, du

paradis et de l'enfer; si, par de pieuses industries, elles leur avaient montré la beauté de certaines vertus et la laideur de certains vices; si, au moyen de petites récompenses et de quelques louanges, mais surtout si, par l'exemple, elles les avaient encouragés à pratiquer les unes, et par de sages avis, par de tendres reproches et de prudentes corrections, elles les avaient éloignés des autres; si elles les avaient envoyés aux leçons de catéchisme, et observés s'ils y allaient; si, devenus plus grands, alors qu'il s'agissait de les placer dans un Collège, pour y faire leurs études, ou près d'un patron pour y apprendre un art ou un métier, elles avaient eu soin de choisir ces instituts et ces personnes, qui offraient les plus sérieuses garanties de religion et de moralité; en un mot, si elles avaient fait à l'égard de leurs fils et de leurs filles, ce que fit l'ancienne Rachel à l'égard de son Joseph, peut-être, nous pourrions même dire certainement, ces mères aujourd'hui n'auraient pas à pleurer de douleur, mais plutôt de consolation et de joie.

Mères chrétiennes, chères Coopératrices, oui, imitez l'ancienne Rachel. Donnez ou faites donner à vos enfants une bonne éducation. Mais rappelez-vous bien qu'il n'y a pas d'éducation sans religion; que la religion seule est l'âme et le fondement de la vertu, et par suite, de l'éducation. Au moyen de la religion bien connue, et pratiquée par conviction, vos fils croîtront dociles, sages et pieux; ils se conserveront innocents pendant leurs premières années; ils se fortifieront dans la vertu pendant leur jeunesse; ils résisteront aux sollicitations de la passion au moment du danger. Dieu alors les bénira dans leur carrière et dans toutes leurs entreprises; ils seront l'honneur de votre famille, votre consolation pendant la vie et à l'heure de votre mort; et si, comme Joseph, ils ne deviennent ni ministres ni princes sur cette terre, tôt ou tard, ils seront élus Princes dans la grande Cour du Roi de la Jérusalem Céleste.

PENSÉES DU PAPE LÉON XIII SUR LE CATÉCHISME

pour la bonne éducation des enfants.

Depuis quelque temps, et aujourd'hui plus que jamais, s'impose une question vitale pour l'Eglise et pour la Société, la question sur l'enseignement religieux dans l'éducation de l'enfance et de la

(1) *Eccli. XLIX, 17.*

jeunesse. Au moment de la réouverture des écoles, nous voudrions que tous nos Coopérateurs et Coopératrices fussent bien persuadés de la nécessité de l'instruction religieuse pour obtenir une bonne éducation, et qu'en conséquence, ils ne négligeassent rien pour la donner ou la faire donner à leurs fils et à leurs filles pendant qu'ils sont encore à temps.

Dans ce but, nous jugeons utile de mettre sous leurs yeux une partie de la lettre, si pleine de sagesse, que notre Saint-Père le Pape, en date du 28 juin 1878, écrivait à l'éminent^{me} Cardinal Vicaire, à propos de l'enseignement du Catéchisme; nous les prions instamment de vouloir bien mettre à profit les raisons et les conseils du Chef suprême de l'Eglise, au grand avantage de la Religion, de la famille et de la société civile.

Le Catéchisme catholique

a toujours produit dans le monde d'excellents résultats.

« En vérité, on ne saurait imaginer, dit le Maître de la chrétienté, quel prétexte a pu conseiller une telle mesure (de bannir le Catéchisme des écoles), si ce n'est cette déplorable et pernicieuse indifférence en fait de religion, dans laquelle on voudrait voir croître les peuples. Jusqu'ici, la raison et le bon sens naturel lui-même enseignaient aux hommes de négliger et de mettre de côté tout ce qui, en pratique, n'avait pas donné de bons résultats, ou qui, par suite d'un changement de conditions, était devenu inutile. Mais qui pourra affirmer que l'enseignement du Catéchisme n'a pas donné de bons résultats? N'est-ce pas l'enseignement religieux qui a renouvelé le monde, qui a sanctifié et rendu plus faciles les relations des hommes entr'eux, qui a donné plus de délicatesse au sentiment moral, et formé cette conscience chrétienne qui modère les excès, réprouve les injustices, et élève les peuples fidèles au-dessus de tous les autres? On dira peut-être que les conditions sociales de notre époque l'ont rendu inutile et nuisible? Mais le salut et la prospérité des peuples ne peuvent avoir de base solide en-dehors de la vérité et de la justice, dont la société présente sent si vivement le besoin, et dont le Catéchisme catholique consacre les droits et les conserve intacts. C'est pourquoi, les précieux avantages qu'on a déjà retirés, et qu'on espère justement retirer encore de cet enseignement, au lieu de le faire bannir des écoles, devraient au contraire inspirer le désir de l'encourager le plus possible. »

Dans le Catéchisme catholique se trouve la méthode la plus parfaite d'une saine éducation.

« L'enseignement du Catéchisme, continue le Chef de l'Eglise, ennoblit et élève l'homme dans sa propre opinion, l'amenant à se respecter lui-même dans tous les temps, et à respecter les autres. C'est un grand malheur que ceux, qui condamnent le Catéchisme à sortir des écoles, aient mis en oubli ce qu'ils ont appris du Catéchisme

dans leur enfance, et n'en fassent plus l'objet de leurs considérations. Autrement, il leur serait bien facile de comprendre qu'en enseignant à l'enfant que, sorti des mains de Dieu, il est le fruit de l'amour que Celui-ci lui porte librement; que tout ce qu'il voit est ordonné pour lui, roi et maître de la création; qu'il est si élevé et d'un si grand prix, que le Fils Eternel de Dieu, pour le racheter, n'a pas dédaigné de se revêtir de sa chair; que, dans le Baptême, son front a été humecté du sang de l'Homme-Dieu; que sa vie spirituelle s'alimente avec les chairs de l'Agneau divin; que le Saint-Esprit, demeurant en lui comme dans un temple vivant, lui communique une vie et une vertu toute divine; ils comprendraient aisément, disons-nous, que cet enseignement fournit à l'enfant un stimulant des plus efficaces pour conserver avec un soin jaloux le glorieux titre de fils de Dieu, et l'honorer par une conduite vertueuse. Ils comprendraient encore qu'on est en droit d'attendre de grandes choses d'un enfant qui sait, par les leçons du Catéchisme, qu'il est destiné à une fin sublime, à jouir de la vision et de l'amour de Dieu, qu'il doit veiller continuellement sur lui-même, sûr d'obtenir toujours les secours nécessaires pour soutenir la guerre, que lui livrent des ennemis implacables; d'un enfant à qui l'on enseigne la docilité et la soumission, apprenant à vénérer dans les auteurs de ses jours l'image du Père qui est dans les Cieux, et dans le Prince l'autorité qui vient de Dieu, et qui trouve en Dieu sa raison d'être et sa majesté; qui est porté à respecter dans ses frères la ressemblance divine qui brille sur son front à lui, et à voir sous les misérables apparences du pauvre le Rédempteur lui-même; qui est arraché de bonne heure aux doutes et aux incertitudes, grâce au bienfait du Magistère catholique, lequel trouve les titres de son infallibilité et de son authenticité dans sa divine origine, dans son établissement sur la terre, dans l'abondance des fruits si doux et si salutaires qu'il apporte au monde. Ils comprendraient enfin que la morale catholique, soutenue par la crainte du châtement et l'espérance certaine d'une haute récompense, n'est point frappée de stérilité et d'impuissance comme la morale civile, que l'on voudrait substituer à la morale religieuse; dès lors, ils n'auraient jamais pris la funeste résolution de priver la génération présente de si grands et de si précieux avantages, en bannissant des écoles l'enseignement du Catéchisme. »

Cet enseignement laissé libre seulement
peut atteindre son but.

« Le tempérament, continue Sa Sainteté, le tempérament pris de faire donner l'instruction religieuse seulement aux enfants, pour qui les parents en feraient la demande expresse, est tout à fait illusoire. En effet, on ne parvient pas à comprendre comment les auteurs de la malheureuse disposition ne se sont pas aperçus de la sinistre impression, que doit faire, sur l'esprit d'un enfant, un enseignement religieux placé dans des

conditions si différentes des autres enseignements. L'enfant, pour être stimulé dans l'étude de quelque science, a besoin de connaître l'importance et la nécessité de ce qui lui est enseigné ; or, quelle diligence pourra-t-il mettre à apprendre une science, pour laquelle l'Autorité scolaire se montre ou froide ou hostile, en ne la tolérant qu'avec peine ? Et ensuite, s'il se trouvait (comme il est facile d'en trouver) des parents, qui, ou par perversité d'esprit, ou plus encore par ignorance et par négligence, ne pensassent pas à demander, pour leurs enfants, le bienfait de l'instruction religieuse, une grande partie de la jeunesse resterait privée des plus salutaires enseignements, au grand détriment non seulement de ces âmes innocentes, mais encore de la société civile elle-même. »

Priver la jeunesse de l'enseignement religieux est chose cruelle et pernicieuse.

« Dans l'espoir d'avantages, observe le Suprême Pasteur, dans l'espoir d'avantages sans doute moins importants, on a pensé dernièrement de rendre obligatoire, en vertu d'une loi, l'instruction élémentaire, en contraignant les parents, même par des amendes, à envoyer leurs enfants à l'école ; et maintenant, comment pourrait-on avoir le cœur d'enlever aux jeunes gens catholiques l'instruction religieuse, laquelle, sans contredit, est la plus solide garantie d'une vie sage et vertueuse ? N'est-ce pas une cruauté de vouloir que ces enfants croissent sans idées, sans sentiments de religion, jusqu'à ce que, arrivés à l'âge critique de l'adolescence, ils se trouvent en face de passions, non moins attrayantes que violentes, désarmés, dépourvus de tout frein, avec la certitude d'être entraînés dans les honteux sentiers du vice ? C'est une peine pour notre cœur paternel de voir les déplorables conséquences d'une délibération aussi imprudente ; et notre peine s'accroît encore, en réfléchissant que les sollicitations à toute espèce de vices sont devenues aujourd'hui plus que jamais, plus fortes et plus nombreuses. Et vous, Monsieur le Cardinal, qui, en conséquence de la haute charge, que vous exercez, de Notre Vicaire, suivez de près le développement de la guerre, faite à Dieu et à l'Eglise, vous savez très-bien, sans que nous ayons besoin de les énumérer, quels sont les dangers de perversion que rencontre la jeunesse, doctrines pernicieuses et subversives de tout ordre établi, audacieux et violents manifestes, au mépris et au préjudice de toute autorité légitime ; enfin l'immoralité qui ouvertement et sans retenue, cherche par mille voies à blesser les yeux et à corrompre le cœur. Alors que la foi et les mœurs ont à soutenir des assauts aussi périlleux, chacun peut voir, si le moment, choisi pour chasser des écoles publiques la religieuse éducation, est bien opportun ! »

Encouragement à redoubler de zèle dans l'enseignement du Catéchisme.

« Mais, conclut le Saint-Père, tant que la Providence, dans ses jugements adorables, laissera subsister cette épreuve, s'il n'est pas en Notre

pouvoir de changer la condition des choses, il est toutefois de Notre devoir de faire les plus grands efforts pour l'adoucir, de manière qu'elle soit le moins possible préjudiciable aux âmes. C'est pourquoi, il est nécessaire que Messieurs les Curés, non seulement redoublent de diligence et de zèle dans l'enseignement du Catéchisme, mais encore qu'ils suppléent, par de nouveaux moyens plus efficaces, au vide qu'a ouvert la faute des autres. Et vous, Monsieur le Cardinal, avec cette sagacité et cette fermeté qui vous distinguent, faites en sorte que se multiplient les oratoires et les écoles, où se réunissent les jeunes gens pour être instruits sur la sainte Religion catholique, dans laquelle ils sont nés par une grâce spéciale du Ciel. Cherchez, comme cela s'est déjà fait avec tant de profit dans quelques églises, des laïques vertueux et charitables, qui, sous la vigilance d'un ou de plusieurs prêtres, s'appliquent à enseigner le Catéchisme aux enfants, et veillez à ce que les parents soient exhortés par leurs Curés respectifs à y envoyer leurs enfants, leur rappelant en même temps le devoir, qui leur incombe à tous, d'exiger que l'instruction religieuse soit donnée à leurs propres fils dans les écoles. Les adultes retireront aussi un grand profit des catéchismes, établis dans les lieux que l'on croira plus adaptés à cette œuvre ; car ils y trouveront un moyen de maintenir toujours vifs, dans leur esprit, ces salutaires enseignements qu'ils reçurent dans leur enfance. Ne vous laissez point d'exciter la piété, et de raviver de plus en plus le zèle des prêtres et des laïques, en mettant sous leurs yeux l'importance de l'œuvre, les mérites qu'ils acquièrent devant Dieu, devant Nous et devant la société toute entière. »

MORT D'UN DIRECTEUR SALÉSIEU.

Depuis quelque temps, la mort va moissonnant, tantôt dans l'une, tantôt dans l'autre de nos Maisons, quelques Confrères, qui nous étaient bien chers, sans doute, mais qui étaient aussi d'une grande utilité pour nos œuvres. Dieu est le maître de la vie de ses serviteurs, et comme il nous les a donnés, il peut aussi nous les reprendre, quand il lui plaît. Nous adorons donc ses imperscrutables décrets ; mais si, d'un côté, nous nous réjouissons dans l'espérance que nos chers défunts sont déjà dans la gloire, et que leur salut est assuré pour l'éternité, de l'autre, nous éprouvons un vif regret de les avoir perdus. C'est qu'en effet, nous nous voyons privés de puissants secours, dans le moment même où nous en avons le plus grand besoin, et par suite, nous nous trouvons contraints d'ajourner l'ouverture de nouvelles Maisons, que nous avions projeté de fonder, au profit de tant de jeunes gens abandonnés. Voilà trois bons Prêtres, que nous avons perdus dans le courant de l'année, parmi lesquels se trouve le Directeur du Collège de Crémone, mort le 15 septembre dernier. Que le bon Dieu veuille bien

nous en envoyer d'autres ! En attendant, nous croyons faire chose agréable à nos lecteurs, en publiant les circonstances, qui ont accompagné la mort édifiante du regretté Directeur, annoncée par la lettre suivante :

Crémone, 16 septembre 1881, 2 h. du matin.

BIEN CHER D. BOSCO,

Notre cher D. Stefano n'est plus ! Ah ! la douloureuse parole ! Il s'est envolé au Ciel, cette nuit à 11 h. 35. Adieu, ô bon et tendre ami, adieu !... Et quand pourrai-je te revoir dans le paradis ? Quelle belle mort il a faite ! Ah ! c'est dans ces suprêmes instants que l'on connaît bien la vertu des hommes ! Dom Chicco devait certainement posséder une grande vertu ; car pendant un mois et demi environ, que je l'ai assisté, je n'ai jamais entendu la plus légère plainte s'échapper de ses lèvres, malgré les douleurs aiguës, que son mal devait lui causer. En effet, cloué, comme vous le savez, depuis si longtemps sur son lit, tout son dos ne présentait qu'une large plaie, et chaque fois qu'il faisait un mouvement, des lambeaux de chair vive se détachaient de son corps, et restaient appliqués au drap ; ce qui lui occasionnait des douleurs atroces, et néanmoins il souffrait tout cela avec une patience admirable.

Son mal resta stationnaire jusqu'au mercredi. Dès les premières heures de ce jour, le cher malade commença à délirer quelque peu, et à montrer une faiblesse inaccoutumée. Hier, le délire fut presque continu, avec recrudescence du cataracte et un grand embarras de poitrine. Toutefois il put faire la sainte Communion pendant la Messe, que je célébrai, dans la matinée, au petit autel érigé dans sa chambre. Notre excellent Vicaire Général qui était venu le visiter, le quitta vers les 9 heures du soir, et en partant, il m'exprima la crainte que le malade ne succombât durant la nuit ; sa crainte ne s'est que trop réalisée !

Vers les 10 heures, notre pauvre D. Stefano parut plus tourmenté qu'à l'ordinaire, ce qui nous jeta dans une grande inquiétude. Cet état d'agitation se prolongea jusqu'à onze heures. A ce moment il s'écria : *Je me sens mourir ; priez pour moi.* Ce furent les dernières paroles, qu'il prononça intelligiblement ; après quoi, il entra en agonie, laquelle dura à peine une demi-heure. Durant ce temps, et pendant que je lisais les belles prières pour les mourants, il ne cessa de prier, de se recommander à Dieu, au Sacré-Cœur de Jésus, à Marie Auxiliatrice et à S. Joseph. Parmi ses nombreuses jaculatoires, il répétait souvent celles-ci, que j'ai pu saisir : — O Jésus, je vous offre ma vie ; je suis content de mourir ; hélas ! par vos mérites, par votre miséricorde, ouvrez-moi le paradis.

Son frère Jean, qui était alors présent, pleurait à chaudes larmes, mais je ne saurais dire si c'était de consolation, en le voyant faire une si précieuse mort, ou de regret de le perdre. Oh ! cher Père, comme je m'estimerai heureux

si je pouvais faire une pareille mort ! L'exemple de D. Chicco ne s'effacera jamais de ma mémoire. Je ne désire et ne veux pas autre chose qu'aimer Dieu, l'aimer de suite, et l'aimer beaucoup pour mériter de faire une telle mort. Aimé D. Bosco, aidez-moi, et mettez-moi en état de faire quelque peu de bien pendant que j'en ai encore le temps. Je n'ai plus la force d'en dire davantage. J'éprouve le besoin de me rapprocher de la dépouille du frère que j'ai perdu, priant pour son âme, et pensant au salut de la mienne. Priez aussi pour nous, et en particulier pour

Votre fils affligé en J. C.

DOMINIQUE BELMONTE, Prêtre.

NB. Nous avons su que, durant la longue maladie, et à l'occasion des funérailles de notre regretté Confrère, les bons habitants de Crémone, tant ecclésiastiques, que laïques, religieux et séculiers, lui ont donné des épreuves incontestables de grande estime et de sincère affection. Nous voudrions pouvoir nommer ici toutes ces charitables personnes, une par une ; dans l'impossibilité de le faire, nous les recommanderons au Seigneur, et en attendant, nous les remercions du plus profond de notre cœur ; nous regardons ces marques de sympathie données à notre cher défunt, comme autant de gages de la faveur et de l'appui, que nos Confrères, employés à la maison de S. Laurent, trouveront à Crémone ; ce qui leur permettra de faire le plus grand bien, pour la gloire de Dieu, l'avantage de la jeunesse, la consolation des familles, et le soutien de la société civile, l'unique ambition des Salésiens.

LES COLLECTEURS pour l'Eglise du Sacré-Cœur.

Pour faciliter aux fidèles le moyen de verser leurs offrandes, en faveur de l'Eglise et de l'Hospice du Sacré-Cœur à Rome, nous établissons, ça et là, des personnes de notre connaissance, ou présentées par leurs Evêques respectifs, avec prière de se faire collecteurs. Grâce à Dieu, ce moyen commence à porter ses fruits, et nous espérons qu'il en portera encore de plus abondants, à l'avenir. En attendant, pour que chacun sache bien comme l'œuvre, que le Vicaire de Jésus-Christ a bien voulu nous confier, est généralement bien accueillie, et comme chacun cherche à y concourir selon ses forces, nous publions cette lettre, que nous croyons propre à édifier nos lecteurs.

BIEN CHER M. LE DIRECTEUR,

En ce moment-ci, nous sommes de retour, le bon M. Rimbeaux et moi, d'une petite campagne qui a duré cinq jours, dans les pays circonvoisins, à l'effet de recueillir des offrandes pour l'Eglise du Sacré-Cœur de Jésus à Rome. Nous

traversâmes plusieurs localités du diocèse d'Ivrée, non loin de S. Bénigne, comme Vallo, Rodallo, Cascine Rei etc., et partout nous fûmes accueillis avec les plus grands égards, spécialement par Messieurs les Curés, nos Coopérateurs Salésiens, et par leurs Coadjuteurs.

Je serais heureux de pouvoir vous décrire en détail tous les petits incidents qui ont marqué notre passage dans chacun des pays, que nous avons parcourus, mais cela me mènerait beaucoup trop loin; je vous raconterai pour le moment ce que nous avons fait dans le célèbre pays de Caluso.

Je laisse de côté l'accueil plus que paternel, que nous avons reçu de l'excellent Archiprêtre, M. André Manfredi; je ne vous dirai rien non plus des belles chambres, mises à notre disposition pour la nuit; ni de l'extrême obligeance de ce digne Ecclésiastique, qui voulut bien nous accompagner lui-même, toutes choses qui nous couvrirent de confusion. Informé du but de notre visite, plein d'amour pour le divin Cœur, enflammé de zèle pour les Œuvres Salésiennes, il conçut aussitôt l'heureuse idée de nous recommander publiquement à la charité de ses paroissiens. C'est pourquoi, le Dimanche 14 août, après la Messe chantée, il monta en chaire, et ayant fait signe à la population de s'arrêter, il lui annonça qu'il avait besoin de lui dire quelques paroles et de lui demander une faveur. Cela fait, il lui adressa une chaleureuse exhortation, à peu près en ces termes :

« Vous connaissez tous D. Bosco, ou du moins vous en avez entendu parler. C'est ce Prêtre, cet Apôtre, qui sauve tant de gens de la misère, et leur procure une vie chrétienne et honnête.

» Il recueille un nombre considérable de jeunes gens, leur fournit le pain et le vêtement, les forme à une vie sans tache, et leur crée une position honorable dans la société. Aujourd'hui, son nom retentit dans le monde entier. Mais sa charité ne se borne pas à la seule ville de Turin, elle s'étend encore à plusieurs autres villes d'Italie, et même en France, en Espagne, en Amérique. Il compte déjà plus de cent maisons, qu'il a ouvertes en peu d'années, avec la charité des fidèles, pour le soulagement des misères humaines. Or le voilà, qui dresse ses tentes à Rome même. Cette ville, capitale du monde catholique, a, plus que beaucoup d'autres villes, un plus grand besoin de la charité, aujourd'hui surtout qu'elle est devenue le point de mire des ennemis de l'Eglise. Le Saint-Père, Léon XIII, confia à Dom Bosco l'érection d'un grand temple à dédier au Sacré-Cœur de Jésus à Rome, sur le mont Esquilin, comme un monument à l'immortel Pie IX; et un Hospice de charité, capable de recevoir cinq cents enfants pauvres et abandonnés. D. Bosco, obéissant à la parole du Chef suprême, accepta l'honorable charge, mettant toute sa confiance dans la divine Providence, qui ne lui a jamais fait défaut dans ses grandes entreprises. En conséquence il fait appel à la charité de tous les Chrétiens, et le Souverain Pontife appuie sa demande par une bénédiction spéciale aux donateurs.

» Tous les Chrétiens doivent concourir à cette œuvre. C'est avec les aumônes des fidèles de tout le monde, qu'on éleva à Rome le grand temple de S. Pierre, c'est avec les mêmes moyens qu'on doit ériger le temple du Sacré-Cœur. D. Bosco envoie, à cet effet, deux de ses Salésiens pour recueillir vos offrandes. Ceux-ci se présenteront donc dans vos maisons; recevez-les avec plaisir, et faites-leur l'aumône que vous permettront vos ressources, et que vous suggérera votre piété. Telles sont les quelques paroles, que je voulais vous adresser, telle est la faveur que je voulais vous demander. Rendez-vous à l'appel qui vous est fait, le Sacré-Cœur de Jésus vous bénira, vous et vos familles.

Après le dîner, nous commençâmes notre tournée dans les maisons du pays. Je n'ai pas besoin de vous dire que, grâce aux paroles obligeantes de M. l'Archiprêtre, nous trouvâmes une voie agréable et facile. Personne ne nous refusa sa petite obole, et vu la mauvaise année, nous avons lieu d'être très-satisfaits. A vêpres, le zélé Archiprêtre remonta en chaire, et dans le cours de son instruction, il trouva encore le moyen de parler de l'Eglise du Sacré-Cœur, faisant ressortir les avantages promis à ceux qui y prennent part. Puis il lut la circulaire imprimée, après quoi il ajouta : « Comme les Collecteurs ne pourront aller dans toutes vos maisons, demain, fête de l'Assomption de la Sainte Vierge au Ciel, un tronç sera placé à la porte de l'Eglise et ceux qui voudront se rendre favorable le Sacré-Cœur de Jésus pourront y déposer leurs offrandes, qu'ils feront selon leurs moyens.

Dans la soirée de ce même jour, nous primes congé de M. l'Archiprêtre, confus en vérité de tant de courtoisie et de bonté. Non content de tout ce qu'il avait fait jusque-là pour nous, il voulut encore nous accompagner à notre sortie de la paroisse, puis il nous confia à un jeune homme, qui nous servit de guide pendant une bonne partie du chemin. Ce bon jeune homme voulait lui aussi faire quelque chose pour le Sacré-Cœur de Jésus, mais il n'avait pas d'argent. Cependant il était possesseur d'un porte-monnaie, qui attendait des locataires, lesquels menaçaient de se faire longtemps attendre; il nous le donna, afin qu'il nous servit au moins à mettre les aumônes, que nous pourrions recueillir.

Nous passâmes la nuit à Montanaro, chez Monsieur le Prévôt, Dom Célestin Romano. Là, nous trouvâmes un des meilleurs jeunes gens du pays, de 29 ans à peu près, qui nous demanda si nous voulions l'accepter comme une offrande au Sacré-Cœur de Jésus; nous le primes au mot, et aujourd'hui il est dans notre maison, promettant de devenir un bon Salésien. D'autres jeunes gens de ce pays se proposent de suivre son exemple. Qu'en dites-vous, M. Dom Bonetti? N'est-ce pas là une bonne Providence? Remercions de tout cœur le Seigneur, qui nous vient en aide si à propos.

Nous conserverons un bon souvenir de Montanaro et de Caluso, où nous avons été vraiment édifiés de la piété et de la dévotion du peuple,

et non moins étonnés de l'estime et de l'affection, qu'il porte aux œuvres Salésiennes.

A Lombardore aussi, nous avons reçu de la part de M. le Curé, des marques de la plus grande bienveillance. Dans cette paroisse, une dame, entr'autres, nous fit une magnifique offrande. Egalement à Bosconero, M. le Prévôt, Dom Pierre Perosino, notre bon Coopérateur, recommande à sa population l'Œuvre du Sacré-Cœur, et nous attend pour la Collecte.

Nous avons l'espoir de terminer bientôt notre tournée dans le Canavèse, et de pouvoir vous adresser d'autres nouvelles aussi consolantes. Pardonnez-moi la longueur de cette lettre ; aimez-moi et croyez-moi toujours

Votre bien affectionné en J. C.
l'Abbé ALEXANDRE MORA.

SŒUR MARIE MAZARELLO

CHAPITRE II.

La Fille de l'Immaculée.

De l'enfance de Marie Mazarello, que nous avons décrite brièvement dans le numéro précédent, chacun pourra facilement s'imaginer de quelles vertus dut resplendir cette belle âme, au temps de sa jeunesse. Nous nous contenterons de dire, qu'elle fut toujours regardée comme un modèle parmi les jeunes filles du pays les plus vertueuses ; tellement que, lorsque Dom Dominique Pestarino, prêtre d'un zèle infatigable, inaugura à Mornese la Congrégation des Ursulines, Filles de l'Immaculée, il l'inscrivit des premières. Elle n'avait que 17 ans. Néanmoins, ce saint Prêtre, qui en connaissait les qualités et les vertus, ne se proposait rien moins que de lui confier le gouvernement de la nouvelle Institution ; mais le Seigneur, qui l'avait destinée à de grandes œuvres, la voulut semblable à lui dans les contradictions ; c'est pourquoi, il permit qu'elle fût molestée par quelques-uns de ses concitoyens ; de sorte que la Congrégation eut pour Directrice une autre pieuse et vertueuse fille.

Mais ceci ne ralentit point le zèle de notre Marie, qui ne cessa de travailler à la bonne réussite de la Congrégation, cherchant, de tout son pouvoir, à l'encourager, soit par le bon exemple, soit en observant exactement les règles. Son désir de conformer sa volonté à celle de sa Supérieure était tel, que, au prix de tous les sacrifices, elle ne voulait dépendre que d'elle, même dans les choses de la moindre importance, comme lorsqu'il s'agissait, par exemple, d'acheter une robe, un tablier, un fichu et autres choses semblables. Plus tard, lorsque, par une disposition divine, elle dut, ainsi que nous le verrons bientôt, se détacher de la famille, elle remettait tout le produit de son travail, ne retenant pas même

un sou pour elle, se contentant pour sa nourriture d'un peu de pain et de lait, tant était grand son amour pour la pauvreté et la mortification.

Notre jeune fille croissait en âge et en sagesse, quand la fièvre typhoïde, qui faisait de nombreuses victimes dans les environs, vint visiter la maison d'une de ses tantes. Sachant que, dans cette famille, on pouvait avoir besoin de ses secours et de son assistance, elle s'offrit courageusement à y aller, et bien que plusieurs cherchassent à l'en dissuader, elle s'y rendit, et sa sollicitude ne se démentit jamais, ni le jour ni la nuit. La tante guérit, mais au bout de quelques jours, la nièce fut prise du même mal, qui la conduisit à deux doigts de la tombe.

Dans cette nouvelle épreuve, sa vertu brilla d'un plus vif éclat, non seulement aux yeux des habitants de la maison, mais encore à ceux des jeunes filles de la Congrégation, et de tous ceux qui venaient la visiter. Ses sentiments pour Jésus, son unique amour, étaient si ardents, ses aspirations et ses désirs pour le Ciel si enflammés, qu'on l'aurait prise pour un séraphin. Ses connaissances et ses amies, informées de sa maladie, accouraient auprès de son lit, et quelques-uns même s'y transportaient, non point attirés par l'odeur de ses vertus, mais par pure curiosité. Parmi ces derniers, il y en avait un, qui passait dans le pays pour négliger totalement ses devoirs religieux. A celui-ci la jeune malade adressa quelques paroles, empreintes d'une tendre charité, et inspirée par le zèle qui l'animait, elle lui montra le danger, que lui faisaient courir sa vie dissipée, le mauvais exemple qu'il donnait à ses concitoyens, la certitude d'une mort épouvantable s'il ne changeait de conduite. Ses paroles ne tombèrent pas sur un terrain stérile ; elles pénétrèrent dans le cœur de ce malheureux, et le touchèrent si fortement, qu'il s'opéra en lui un changement complet.

On craignait avec raison qu'elle ne succombât à cette grave maladie ; mais Dieu voulut encore la conserver à l'amour des siens, et aux grandes choses qu'il avait dessein de lui confier. Ce fut pendant sa convalescence qu'on s'aperçut surtout de sa grande délicatesse de conscience, relativement à l'obéissance à celui qui la dirigeait dans la voie de la perfection. Elle avait pour confesseur et directeur spirituel M. Dom Pestarino, que nous avons déjà nommé, lequel, à raison de ses grandes vertus, était généralement regardé comme un saint prêtre. C'était à lui que s'adressait notre Marie dans tous ses doutes, et elle en recevait les lumières et les consolations dont elle avait besoin ; c'était à lui qu'elle recourait pour les conseils qui lui étaient nécessaires, et elle trouvait dans sa prudence, un guide sage et éclairé. Vu la faiblesse, que lui avait laissée la maladie, le médecin lui avait ordonné de manger gras, même les jours où l'abstinence est prescrite par l'Eglise ; mais la bonne jeune fille, craignant de n'en avoir pas un besoin absolu, consulta son Directeur à ce sujet, et celui-ci lui répondit : « Faites ce que vous a prescrit le médecin, et craignez d'offenser Dieu en faisant le contraire. » Dès lors

elle obéit sans hésiter, et sa conscience se tranquillisa pour le moment ; mais la convalescence se faisait longue , et les scrupules se représentèrent ; elle craignait de se montrer trop délicate en usant d'une nourriture spéciale et contraire à la pauvreté. C'est pourquoi , elle fit part de ses perplexités à une de ses amies : « Sais-tu , lui dit-elle , ce que je me propose de faire pour obvier à cet inconvénient , et pour ne pas compromettre ma conscience ? J'achèterai , le dimanche , un peu de viande et beaucoup d'os , que je ferai bouillir et rebouillir , tous les jours de la semaine , avec un peu de sel , et de cette façon , sans être gourmande , je pourrai dire néanmoins que je mange la soupe grasse , et que j'obéis tout à la fois au médecin et au confesseur. » Et ici il est bon de remarquer que , avant d'être malade , elle portait si loin l'esprit de mortification et de pénitence , que , encore enfant , et avant d'avoir atteint ses 21 ans , elle ne manqua jamais de jeûner , les jours établis par l'Eglise , et tout le temps du carême , sans interrompre pour cela les travaux pénibles des champs et de la maison.

Pendant sa santé , affaiblie par la maladie et l'excès de fatigue , l'avait réduite à l'impossibilité de travailler à la campagne. Son pieux Directeur lui conseilla alors d'exercer le métier de tailleuse , dans lequel elle excellait , et ses parents , qui l'aimaient beaucoup , lui donnèrent bien volontiers leur consentement. Dans le principe , elle allait chaque matin travailler dans le pays , et le soir elle retournait à la maison , au soin de sa famille. Mais comme ce genre de vie présentait quelques difficultés , elle s'entendit avec quelques jeunes filles de la Congrégation , et désireuse de pouvoir faire un peu plus de bien à son âme et aux autres jeunes filles de la paroisse , elle loua une chambre dans le pays , menant avec elles la vie commune. Là , elle passait ses journées dans l'exercice des plus belles vertus , alternant la prière avec le travail , qu'elle prolongeait souvent jusque bien avant dans la nuit , pour avoir ensuite le matin le temps nécessaire d'accomplir , avec calme , ses pratiques de piété. La nouvelle maison était près de l'église paroissiale , ce qui mettait le comble à sa joie , parce qu'elle pouvait chaque jour visiter son Jésus dans le Sacrement de l'autel. Il aurait fallu la voir , entourée de ses autres amies , qu'elle invitait souvent à venir former une belle couronne autour de l'autel , et là , agenouillée , se répandre en doux entretiens avec le Prisonnier d'Amour , avec le Dieu du tabernacle , avec son vrai Amant , qui n'est pas connu , qui n'est pas aimé !

A l'école du divin Maître , la bonne Fille de Marie Immaculée concevait le désir , toujours plus ardent , de se perfectionner et de se rendre semblable à lui. Dès cette époque , elle déploya un zèle tout particulier , dans le but de gagner des âmes à Dieu. Sa charité devint encore plus active ; et le cercle , un peu restreint , des Filles de l'Immaculée , ne lui suffisant plus , elle se répandit au-dehors. Ce fut alors que , conjointement avec ses compagnes les plus intimes , et avec la permission de ses Supérieurs , elle donna commen-

cement à une espèce d'Oratoire des jours de fête , pour les enfants et les jeunes filles du village. Ces chères créatures , sur lesquelles repose une grande partie des espérances de l'Eglise , de la famille et de la société , notre Marie les attirait par la douceur de ses manières , gagnait leur cœur , les excitait par la parole et par l'exemple à la vertu , et par son maintien doucement et fortement résolu , elle les éloignait du mal , se faisant *aimer et craindre* tout à la fois. C'était Dieu qui la guidait , Dieu qui préparait en elle la première Supérieure des Sœurs de Marie-Auxilia-trice.

L'Oratoire , sous sa direction , faisait de rapides progrès. En effet , après quelque temps , on vit la jeunesse féminine de la paroisse plus pieuse à l'église , plus empressée à s'approcher des Sacrements , plus docile et plus obéissante aux parents , plus retirée le soir , plus éloignée des divertissements du monde , et surtout plus attentive à fuir les conversations dangereuses et le bal , que beaucoup de jeunes filles reconnaissent avoir été le principe de leurs désordres. Les avantages furent si remarquables , que plusieurs parents confièrent leurs enfants aux *Filles* (c'est ainsi que ces bons paysans appelaient les Filles de Marie) , pour qu'elles leur enseignassent à coudre , et qu'avec les travaux d'aiguille , elles leur donnassent en même temps un peu d'instruction religieuse , et les formassent à une vie forte et sincèrement chrétienne. Dès lors commença une espèce de Communauté , composée de 4 Filles de l'Immaculée , et plusieurs petites filles ; Communauté , ayant pour base l'humilité et la pauvreté ; sans autre capital que la confiance en la bonté de Dieu ; nous la verrons ensuite croître en nombre , s'ériger en Congrégation religieuse , et porter aujourd'hui des fruits bien consolants , au profit de la Religion et de la société civile. Si , dans le siècle , notre jeune Marie sut s'élever si haut dans la perfection chrétienne , et dans le zèle pour le salut des âmes , que ne fera-t-elle pas lorsque le Seigneur , en récompense de sa fidélité à ses grâces , lui ouvrira une nouvelle voie et lui assignera un plus vaste champ à cultiver ?

C'est ce que nous verrons dans le chapitre suivant.

LETTRE DE MARSEILLE.

Marseille, 11 octobre 1881.

BIEN-AIMÉ ET TRÈS-CHER DOM BOSCO,

Nous éprouvons le besoin de vous mettre au courant de tous les détails qui concernent l'Oratoire Saint-Léon , en un mot , au courant de ce qui se passe dans cette maison que nous savons être l'objet de votre plus grande sollicitude. Il est vrai que vous y vîntes en janvier , mais nous savons aussi que vous n'avez pu voir en aucune manière la façade du grand bâtiment et que nous n'avons pu trouver un seul moment pour vous entretenir de ce qui nous touchait de plus près.

Nous sommes heureux de vous annoncer que les vastes bâtiments dont nous vous avions soumis les plans sont presque entièrement achevés. Nous pensons que pour la bonne disposition, la commodité des appartements et même pour la beauté du local, l'Oratoire de Saint-Léon n'a rien à envier aux autres maisons de Dom Bosco.

L'ensemble du plan comprend un grand bâtiment principal occupant le milieu, de 30 mètres de long sur 14 mètres de large, avec 11 fenêtres de façade à laquelle se relie deux ailes parallèles de 28 mètres de long sur 12 mètres de large.

De vastes corridors ainsi que deux grands escaliers de dégagement mettent en communication tous les appartements. Les dortoirs, les réfectoires, les salles d'étude et les classes ainsi que les ateliers sont très-grands et parfaitement exposés, et dans la maison ce n'est point certainement le manque d'air qui est à craindre, mais bien plutôt les coups de mistral. Sans doute les maçons sont bien loin d'avoir complètement achevé leurs travaux et nous commençons à croire qu'il en sera ici comme pour la cathédrale de Milan qu'on ne peut jamais finir ; mais nous estimons qu'une fois tout à fait terminée, la maison pourra contenir environ 400 enfants qui auront leurs ateliers, leurs classes, leurs salles d'étude, leurs dortoirs, leurs réfectoires et leur chapelle, et malgré cela, la maison paraît petite et on sent encore le besoin de l'agrandir.

En effet, notre plus grand souci dans ce moment-ci est de ne pas même pouvoir recevoir dans l'Oratoire la centième partie des enfants qu'on y amène. Les besoins sont immenses; nous voudrions dire, oui, mais nous nous faisons une violence extrême pour renvoyer à plus tard la majeure partie des enfants qui se présentent, car en même temps que la place ce sont aussi les moyens qui manquent en ce moment.

Avoir un grand nombre d'enfants est certainement la chose la plus facile du monde, mais pour nous, notre plus grand souci est de trouver les moyens de faire d'abord face à tout, et ensuite de créer de nouveaux ateliers. Ceux que nous avons déjà et qui fonctionnent régulièrement depuis trois ans ne suffisent plus.

Une dame d'un grand cœur et d'une ardente charité a bien voulu se charger de l'installation d'un atelier de reliure. C'est un des plus grands services rendus à l'Oratoire; car dans les conditions actuelles, cet atelier était devenu indispensable, et vous en savez quelque chose. Cette nouvelle installation ne coûtera pas moins de 6000 à 7000 francs. Aussi serons-nous heureux de donner à cet atelier le nom de sa généreuse fondatrice. Vous savez fort bien que les relieurs vont toujours de pair avec les imprimeurs, et c'est pourquoi avant d'avoir installé la reliure définitivement, nous sentons déjà le besoin de penser à une petite imprimerie. C'est là que l'on place toujours ceux de nos enfants qui ont le plus de dispositions heureuses et ceux qui ont fait quelques études. Autant que possible nous laissons les enfants choisir le métier qu'ils préfèrent, mais pour cela, il faudrait être monté comme à Turin ou à

Gènes, et il nous faudrait par conséquent trouver des âmes généreuses comme celle qui nous installe la reliure, et nous pourrions alors dresser les enfants à tous les métiers. Mais la Providence est grande et les Marseillais si charitables en sont les instruments.

Nous avons un grand désir de vous voir venir à Marseille au plus tôt. Vos prières y attireraient des grâces bien plus abondantes de la part du Seigneur. Beaucoup de nos zélés Coopérateurs pour le bien de nos enfants nous demandent : quand est-ce que Dom Bosco viendra à Marseille ? Ayez la bonté de nous le dire.

Nous sommes chargés en outre de la part d'un grand nombre de Coopératrices, de vous demander des prières à leurs intentions; nous avons promis que nous vous en écririons, et c'est ce que nous prétendons faire en ce moment. Nous n'osons plus vous demander de l'argent, mais si vous nous en envoyez quelque peu, cela ne nous fera pas trop de peine, nous en avons tant besoin.

Tous nos enfants qui nous donnent beaucoup de travail, mais aussi de grandes consolations par leur sagesse et par leur reconnaissance envers leurs bienfaiteurs, vous font beaucoup d'amitiés et voudraient bien pouvoir verser leurs cœurs dans le vôtre. Quant à nous, prêtres et laïques, nous ne passons pas un seul jour sans penser que si nous nous trouvons parfois dans de grands embarras, vous ne nous délaisserez jamais et que vous viendrez à notre secours surtout par vos bonnes prières et c'est ce que nous souhaitons de vous. Nous vous remercions du sacrifice que vous avez fait en nous destinant Dom Albera qui viendra nous servir de père. Son expérience, sa bonté et sa vertu nous font soupirer après le moment où nous l'aurons au milieu de nous.

C'est avec bonheur que je puis me dire avec les sentiments de la plus profonde vénération

*Votre très-affectionné
et très-obéissant serviteur
Abbé J. BOLOGNE.*

HISTOIRE DE L'ORATOIRE DE S. FRANÇOIS DE SALES

CHAPITRE XXXI.

Explosion de la poudrière — Crainte de plus grands désastres — Héroïsme du Sergent Sacchi — Le chapeau de Dom Bosco — Visible protection de Marie — Faits divers — Une colombe — Une poutre enflammée — Le jeune Gabriel Fassio — Le *Pater* et l'*Ave* à S. Louis — Dégâts dans l'Oratoire — Subvention — Réflexion.

En 1852, une terrible disgrâce, comme la foudre, dans un ciel serein, vint tomber sur la ville de Turin, et peu s'en fallut qu'elle ne devint un monceau de ruines et la tombe de ses habitants.

Dans le centre du Bourg Dora, près du cénopithe élevé en l'honneur de S. Pierre-aux-liens, s'élevaient une fabrique et trois magasins de poudre. Quelqufois, il y avait là entassés plusieurs centaines de quintaux de poudre de mine et de chasse : le Bourg et la ville renfermaient donc dans leur sein, un ennemi plus redoutable qu'une horde de barbares, avides de pillage et de meurtres.

Or, on était au 26 avril, lorsque, à onze heures trois quarts du matin, par suite de quelque imperfection dans une machine, jaillit une étincelle qui va tomber dans un laboratoire. En moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, le feu se communique à deux salles latérales, où la poudre se réduit en grains, passe ensuite aux blutoirs, et de là à la poudre exposée à l'air. Cette dernière met le feu d'abord à un petit magasin de poudre de chasse, puis à un second de poudre de mine ; au même instant eurent lieu, à un court intervalle l'une de l'autre, deux immenses détonations avec un bruit effroyable, qui ébranla toute la ville, jetant à terre portes et portails, ne laissant pas une vitre aux fenêtres qui se trouvaient alors fermées. L'importante fabrique de poudre saute, les maisons voisines sont renversées, deux rangées de mûriers, au tronc fort et noueux, sont coupés par le milieu comme de jeunes plantes ; des pierres, des clous, des barres de fer, des poutres enflammées sont lancées dans les airs, et retombent sur les maisons, dans les rues et sur les places comme des éclats d'immenses bombes, portant partout le ravage et la mort. A 400 mètres de distance, on voit tomber des pierres de 100, 150 et jusqu'à deux cents kilogrammes ; trente hommes, employés à la poudrière, sont ou frappés de mort, ou brûlés, ou ensevelis sous les ruines. Bientôt une épaisse nuée de fumée, comme un manteau de deuil s'étend sur toute la ville de Turin, lui dérobe la vue du soleil et la remplit de terreur ; on se croirait à la fin du monde. Ceux-ci crient, ceux-là pleurent, d'autres fuient sans savoir où, ignorant le lieu et la cause du désastre. A peine a-t-on pu être renseigné à cet égard, qu'on voit plusieurs de ceux qui habitent l'intérieur de la ville, diriger leurs pas du côté de la poudrière ; mais arrivés dans le voisinage, ils sont repoussés par la foule des personnes qui s'éloignent de ce quartier, annonçant comme imminents de plus grands désastres. Cependant, plusieurs des plus courageux se joignent aux soldats et aux autorités civiles, qui accompagnent la Majesté royale de Victor-Emanuel ; tous se portent sur le théâtre de la désolation, et au nombre de ces derniers se trouve notre Dom Bosco.

Au moment de la première explosion, il se trouvait dans la salle, où étaient exposés les objets destinés à la loterie. Au bruit, qui avait ébranlé tous les édifices, il était descendu sur la voie publique, pour voir ce qu'il en était. Dans cet instant, une seconde détonation se fait entendre, et un moment après, un sac d'avoine, lancé par la force de l'explosion, vient tomber à ses côtés ; il s'en manqua de peu qu'il ne fût écrasé. Il

comprit bientôt que le feu était à la poudrière, distante de l'Oratoire de 500 mètres, tout au plus. Aussitôt il se dirige vers la maison, craignant quelque disgrâce ; mais il la trouve vide, tous ses habitants s'étaient enfuis, sains et saufs, dans les champs et les prairies. Alors, sans perdre plus de temps, et sans songer au danger, il vole sur le lieu du désastre, afin de porter à quelques victimes le secours de son ministère. En chemin, il rencontre sa mère, qui essaye de le retenir, mais en vain. Arrivé sur les lieux, ce n'est qu'avec beaucoup de peine qu'il peut se frayer un passage au milieu de ces immenses ruines. Quel spectacle déchirant ! des lambeaux de cadavres, des jambes et des bras dispersés çà et là ! Des voix lamentables, qui se faisaient entendre de dessous les décombres fumants ! mais chose plus épouvantable encore ! c'était l'imminence d'une troisième explosion, qui aurait fait une boucherie de tous les voisins, et des personnes plus éloignées encore. Car les deux magasins, qui avaient pris feu et causé de si grandes ruines, ne contenaient que quelques myriagrammes de poudre ; tandis que, à quelques mètres seulement, il y en avait un troisième qui, s'il eût pris feu, aurait détruit de fond en comble, non seulement le Bourg Dora, mais une bonne partie de Turin ; et le danger était imminent ! Or, qui sauvera Turin ? C'est Marie qui la sauvera par le moyen d'un de ses fidèles serviteurs, dont il est juste que le nom passe à la postérité la plus éloignée.

Ce serviteur dévoué de Marie est le sergent-fourrier Paul Sacchi, de Voghera, chef des ouvriers employés à la fabrique, et échappé comme par miracle à l'horrible carnage. Par trois fois, il est jeté à terre par la violence des explosions ; on le croit mort, mais il se relève, les membres moulus, le visage, la tête et les mains brûlés ; le sang coule de toutes les parties de son corps et jusque de ses oreilles dont le tympan a été brisé. Au milieu d'une confusion indescriptible, debout au milieu de ses ouvriers dont les membres ont été arrachés et dispersés, au milieu des gémissements et des cris de désespoir, il montre une perspicacité et un courage tel, qu'il est supérieur à tout éloge. Revenu des divers étourdissements, que lui a occasionné le bruit de ces horribles détonations, il s'aperçoit que le troisième magasin a été préservé, mais que le feu a déjà gagné une couverture qui s'y trouve. Il ne cherche point à échapper par la fuite au danger d'une mort prochaine, non, il court au contraire, retire promptement la couverture, et reste là impassible, appelant au secours. La vue de son courage anime quelques citoyens, qui accourent à son appel ; les soldats et les pompiers se joignent à eux, et un service intelligent se trouve promptement organisé. Les uns cherchent à éteindre le feu qui se manifeste tantôt sur un point tantôt sur un autre ; les autres transportent du grand magasin les 800 baivls de poudre, qu'il contenait. Ces travaux, accomplis au milieu de la panique générale, durèrent jusqu'à quatre heures de l'après-midi et s'achevèrent avec le plus heureux succès. Ainsi, dans ce jour d'angoisses,

Turin fut sauvée par l'intercession de Marie, et par l'héroïsme d'un homme qui, dans cette horrible conjoncture, s'adressa à Elle pour en obtenir conseil et force; depuis cette époque jusqu'à ce jour, il n'a jamais manqué de venir chaque samedi se prosterner devant l'autel de la Vierge Consolatrice, à l'effet d'acquitter le vœu qu'il fit alors, en reconnaissance de la grande faveur qu'il en avait reçue, c'est-à-dire de l'avoir sauvé lui, et de l'avoir fait le sauveur de ses frères. Cet homme simple et honnête qui, au milieu des péripéties les plus singulières de sa jeunesse, semble avoir été réservé et préparé de Dieu à la noble mission de sauver Turin, reçut, les premiers jours, de tous les ordres des citoyens, les démonstrations les plus flatteuses d'estime et d'honneur; mais il ne tarda pas non plus à être abreuvé de fiel et de vinaigre. Aux yeux de quelques-uns, il eut le tort d'avoir attribué publiquement son héroïsme à la Vierge bénie; dès lors il devint un objet de sarcasme, de mépris, de calomnie, de la part de ceux, pour qui le nom de Dieu et de son Auguste Mère sonne mal à l'oreille. En revanche, il reçut du Gouvernement la médaille d'or; de la Garde Nationale une couronne; et du Conseil communal les droits de citoyen Turinois, une rue qui porte son nom, et une pension annuelle de 1200 fr. Nous aimons à espérer que Turin élèvera un jour au sergent Sacchi un monument digne de son courage et de sa piété.

Quant à notre Dom Bosco, il eut le temps de donner l'absolution à un pauvre ouvrier qui, retiré de dessous les décombres, avec une cuisse mutilée et tout le corps déchiré, donnait encore quelques signes de vie. Si ensuite, il ne lui fut pas permis de prendre une part active au travail matériel qui s'accomplit au milieu des plus grandes difficultés, son chapeau néanmoins fit un bon service, et voici comment. Au plus fort du danger, on avait un pressant besoin de jeter de l'eau sur les couvertures étendues sur les barils de poudre, afin d'empêcher que le feu ne s'y communiquât, mais on manquait de récipients. Aussitôt, le sergent Sacchi prend le chapeau de D. Bosco, et s'en servit du mieux qu'il put en attendant l'arrivée des seaux et des pompes. Dernièrement encore le brave fourrier nous rappelait cet épisode, à sa grande joie et à notre grande satisfaction.

Ce fut la conviction générale que, si la ville de Turin échappa aux derniers désastres dont elle était menacée, elle le dut à une protection spéciale du Ciel. Les premiers à éprouver les effets de cette céleste intervention furent les habitants de la Petite-Maison de la Providence. Le pieux Institut s'élevait à une faible distance de la poudrière, et quelques-uns de ses édifices n'en étaient même éloignés que de quatre-vingts ou cent mètres. Aussi, dans cette terrible explosion, les toits sont enlevés, les murs et les plafonds s'effondrent; les meubles, comme les armoires, les commodes, les bureaux sont renversés; tous les objets, de quelque nature qu'ils soient, sont lancés à distance et retombent avec un horrible fra-

cas; les portes, à l'intérieur comme à l'extérieur, sont arrachées de leurs gonds; c'est une pluie de poutres, de pièces de bois ou de fer, de pierres, de briques, qui tombe de tous côtés. Eh! bien, qui le croirait? au milieu de tant de ruines, sous une grêle de projectiles capables de donner la mort, au milieu de si graves dangers pour la vie, sur les treize cents personnes, appartenant à l'Institut, pas une ne fut blessée. Il y avait là des malades, des aveugles, des estropiés, des fous, des enfants, et aucun n'eut à se plaindre de la plus légère contusion ou égratignure. Plusieurs d'entr'eux virent la mort passer pour ainsi dire sous leurs yeux; ils purent voir sa terrible faux briller sur leur tête, mais aucun n'en fut touché. Au-dessus du lit des malades, le plafond, dans une grande étendue, se détachait, mais les décombres venaient tomber au pied ou à côté des lits; ailleurs, c'était le mur qui allait s'écrouler, mais une main mystérieuse semblait le retenir et restait comme suspendu, ce qui permettait d'éloigner le lit avec le malade qui y était couché; dans les dortoirs des enfants, le toit s'effondrait; une quantité enorme de tuiles tombaient, mais pas une seule sur le lit ou le berceau de ces innocentes créatures. L'infirmerie des filles idiotes ou hébêtées contenait plus de vingt lits; depuis trois ans environ, il n'était jamais arrivé qu'elle fût vide de malades, surtout avant midi. Ce matin-là, comme si elles avaient eu un pressentiment de ce qui devait arriver, elles s'étaient toutes levées et s'étaient réunies dans la chambre voisine. Quelques instants après, a lieu la fameuse explosion, qui lance sur l'infirmerie une longue et grosse poutre; celle-ci, en tombant sur le toit, le détruit presque en entier, pénètre au milieu de la salle, entraînant avec elle la plus grande partie du plafond, et écrasant jusqu'aux lits de fer.

Mais ce qu'il y a de plus consolant, et qui démontre bien la visible protection de Marie, ce sont les faits inexplicables relatifs à ses images. Dans toutes les salles, on voyait les garde-robes, les armoires, les portes même arrachées du mur, et jetées à terre par la violence de l'explosion; mais vous pouviez encore admirer, suspendu au mur, le tableau de la Vierge. Dans l'infirmerie dite de sainte Thérèse, à la hauteur de deux mètres, se trouvait une statue de Marie sous une cloche de verre; l'une et l'autre tombent sur le plancher, mais cloche et statue restent parfaitement intactes. — Dans le long dortoir des orphelins, toutes les fenêtres, du côté de la poudrière, étaient fermées avec des briques. Arrive la catastrophe; chacune de ces maçonneries est détruite, à l'exception de deux, auxquelles étaient appendus deux tableaux de Marie. — Dans une galerie souterraine, qui unit une partie de la maison avec l'autre, à la hauteur de plus de trois mètres, reposait dans une niche une statue en bois de l'Auguste Reine du Ciel. Au moment de l'explosion, alors que tout le mur, à l'intérieur, est précipité à terre, la statue, au lieu d'avoir été précipitée elle aussi comme tout le reste, semble être descendue tout doucement de sa niche; car on la retrouva droite sur sa base, entourée d'un

amas de décombres. On aurait dit qu'elle était descendue, en corps et en âme, afin d'encourager de plus près ceux qui, pour échapper au péril qui les menaçait, s'aventuraient dans cette galerie, en criant miséricorde! — Dans l'Oratoire particulier, appelé le Sanctuaire, bien cher autrefois au Vénérable Cottolengo, étaient appendus au mur environ 300 tableaux de différentes dimensions, avec leur verre respectif, représentant les sanctuaires les plus célèbres par leur antiquité et les prodiges qui s'y opèrent, élevés sur la terre en l'honneur de la Mère de Jésus. Il était situé bien en face de la poudrière, exposé par conséquent au premier choc du violent ouragan, et nullement abrité. Or, voilà que le redoutable volcan éclate; dans la chambre, placée derrière le Sanctuaire, et protégée par le mur, de grosses et pesantes garde-robes sont renversées, une partie du plafond tombe, la porte se brise, et la barre de fer qui sert à la fermer, se tord comme une corde ou un morceau de cire; et les tableaux? Tous à leur place dans le Sanctuaire, pas un seul qui n'ait conservé son verre intact. — Dans l'église de la Communauté et dans la chapelle du saint-Rosaire, se trouvait la statue de Marie, renfermée dans sa niche. A la distance de six mètres, se fend le grand arc qui soutient la coupole de l'église; l'orgue, placé au fond d'une tribune, est renversé et jeté à quelques pas de là; la porte, formée de larges glaces de cristal, qui ferme la niche, s'ouvre entièrement; mais la statue de Marie, comme Patronne et Reine, reste immobile avec sa couronne sur la tête, permettant seulement à l'un de ses pendants d'oreilles, de se détacher et de tomber à terre. — Mais ce fut avec un langage bien plus éloquent encore, que la puissante Vierge montra sa visible protection en ce jour. Nos lecteurs pourront s'en convaincre par les deux faits suivants.

Dans le vestibule d'entrée du pieux Institut du Cottolengo, près des deux portes qui s'ouvrent sur la voie publique, il y avait alors, comme il y a encore aujourd'hui, suspendu à une légère planche un tableau d'un mètre de hauteur, où était représentée, en main de maître, la Vierge Consolatrice. Le tableau était comme aujourd'hui défendu par un verre, entouré de fleurs, de cœurs d'argent et d'autres gracieux ornements. Tous ceux qui entrent ou qui sortent ont l'habitude de réciter un *Ave Maria* devant cette image vénérable. De l'intérieur du vestibule, qui donne accès dans la cour de l'Institut, on avait précisément devant soi, et à une petite distance, la poudrière, et rien dans le milieu qui pût garantir la précieuse image contre l'imminente catastrophe. Lorsque les deux magasins firent explosion, la secousse qui en résulta fut telle, que les portes même de la maison, fermées dans ce moment, s'ouvrirent violemment; plus de dix mille vitres furent brisées et jetées au loin avec leurs châssis arrachés et mis en pièces; bien plus, dans toute l'étendue de la rue Doragrossa, et dans d'autres rucs encore de la ville, éloignées de plus d'un kilomètre, on ne voyait plus aux fenêtres une seule vitre intacte; des nuées de projectiles

de tout genre, des briques, des pierres, du fer et du bois, lancés avec une violence inouïe, viennent se décharger dans le vestibule en question; les hautes et volumineuses garde-robes, placées tout près de là, sont renversées en un instant; dans la partie opposée, c'est-à-dire derrière le tableau, la solide porte de noyer, qui s'ouvre sur la rue, fermée avec un énorme cadenas, s'ouvre à deux battants, le cadenas lui-même est brisé; l'angle du mur contre lequel s'appuie le tableau se fend et croule; et le tableau? Chose merveilleuse! Lui seul est immobile, avec tous ses ornements, et le verre n'a point souffert! La gracieuse image de Marie, dans cette admirable attitude, semblait dire à ses enfants affolés de terreur: *Ego sum, nolite timere*: Je suis là, moi votre Mère, ne craignez rien; je serai votre bouclier, je serai votre défense. Quelques heures après un monsieur, venant de l'intérieur de la ville, entra dans ce vestibule; en voyant encore intact le verre qui protégeait l'image de Marie, alors que dans les maisons on ne voyait plus une seule vitre aux fenêtres, et que dans les rues on ne marchait que sur du verre, se mit à pleurer comme un enfant. Il est vrai qu'on s'est efforcé d'expliquer, à l'aide des lois de la physique, cette succession de faits tout à fait extraordinaires, mais on n'a jamais pu y parvenir; on fut donc et l'on est obligé d'y voir la main de Dieu, la protection de la divine Mère, qui voulait montrer par là qu'Elle veillait sur les destinées de Turin.

Mais un fait qui brille sur tous les autres, et qui fait toucher avec le doigt la protection de la Sainte Vierge dans ce jour d'épouvante, c'est le fait que nous allons raconter, en nous servant des paroles mêmes du très-regretté Monseigneur Louis Anglesio, Supérieur déjà depuis dix ans de l'incomparable Institut du Cottolengo.

« Parmi toutes les petites constructions, écrit-il, qui forment une aile, de chaque côté de la Maison, et s'avancant dans la direction de la poudrière, la plus rapprochée de toutes, à 80 mètres à peine, était une humble maisonnette, appelée la Maison de *Nazareth*, composée de deux étages, le rez-de-chaussée compris. Au rez-de-chaussée, elle contenait plus de vingt idiots ou crétins, à l'étage supérieur, une trentaine de pauvres enfants chroniques et infirmes, âgés de quatre à neuf ans. Comme cette salle n'avait pas de plafond, toutes les poutres du toit venaient reposer sur un pilastre, placé au milieu du vaste dortoir; sur ce pilastre et sur le toit, on avait dressé une autre colonne en terre cuite, qui avait servi autrefois de tuyau à une cheminée prussienne; à l'extrémité de cette colonne s'élevait une statue de la Vierge Immaculée, haute de plus d'un mètre, vide à l'intérieur et faite tout simplement de terre argileuse; sur la tête elle avait une large couronne de douze étoiles; vous auriez dit qu'elle était là pour faire sentinelle et veiller à la défense de la Petite Maison, et qui plus est, pour dicter ses lois à la nature, au fléau, pour lui fixer ses voies et ses limites. En effet, les deux magasins de poudre éclatent à cette courte distance, avec cette longue et douloureuse série de consé-

quences, mentionnées plus haut ; l'indescriptible ouragan lance une grêle de projectiles, de tout genre et de tout poids, autour et contre la petite maison de Nazareth ; la colonne porte l'empreinte des projectiles dont elle a été frappée, mais la statue de la Vierge, déplacée de sa base d'un pouce à peine, est intacte, ayant toujours la couronne sur sa tête. Comment donc ne pas la reconnaître, ne pas la saluer et la remercier comme notre fidèle Gardienne et notre aimable Protectrice ? En effet, le toit au dessus duquel s'élevait l'image de notre auguste Souveraine fut entièrement détruit, les poutres brisées furent précipitées avec les tuiles dans la chambre, où tous les enfants étaient réunis, les uns dans leurs lits, ou dans leurs berceaux, les autres assis dans leurs fauteuils ou debout ; vous pensez, sans doute, que pas un, ou bien peu du moins ont pu échapper à tant de ruines ; c'était en effet la persuasion et la crainte de tous ceux qui avaient vu ou entendu la chose ; c'est pourquoi ils se hâtèrent d'accourir, afin de porter secours à ces jeunes et innocentes créatures, et d'aider les Sœurs infirmières ; mais grâce à la vigilante Mère, qui les contemplait du haut de sa colonne, pas un n'échappa à sa tendre sollicitude ; dès la première explosion, les plus agiles de ces enfants se jetèrent hors de la porte, tous les autres, qui n'avaient pu les imiter, parce qu'ils se trouvaient encore au lit pour une raison ou pour une autre, tous néanmoins, on ne sait comment, furent protégés et trouvés sains et saufs. Parmi eux, il s'en trouva un, dont la violence de l'explosion avait renversé le berceau dans lequel il était couché, mais cet accident, au lieu de lui nuire, servit au contraire à le couvrir et à le protéger contre les tuiles et les décombres, qui auraient pu le frapper. Mais une scène des plus attendrissantes était celle qu'offraient ces intéressantes créatures, alors que, au milieu de leurs cris et de leurs gémissements, on les entendait s'écrier : *Pardonnez-nous, Sainte Vierge Marie, nous serons sages désormais, nous serons bien sages.* » Telles sont les paroles de Monseigneur Anglesio.

Les choses étonnantes, que nous venons de raconter, et surtout cette faible colonne qui avait résisté au violent orage, parut un fait si singulier, tellement en dehors de l'ordre naturel, que les juifs eux-mêmes, attirés par la curiosité, dirent après l'avoir vue, que c'était un vrai miracle. Le jour suivant, un homme de mauvaise réputation parcourait les environs, et se répandait en blasphèmes contre Dieu, qui avait permis ce désastre ; mais, arrivé en face de cette délicate statue, la voyant immobile sur sa colonne, avec la frêle couronne, qui ornait sa tête, il s'écria : *il faut qu'il y ait ici quelque diable ! car la chose n'est pas naturelle.* Nous avons pitié de ce misérable, et nous disons au contraire : Le diable aurait mis en pièces non seulement les images de Marie, mais s'il l'avait pu, il l'aurait même renversée de son trône. Donc, il n'est pas douteux que cette fragile statue, au milieu des ruines amoncelées autour d'elle, fut un signe vi-

sible de la présence invisible de Marie qui, comme une Mère affectueuse, veillait sur Turin, en la préservant d'une ruine totale.

Mais la T. sainte Vierge ne se limita pas à ces seuls faits, pour montrer qu'Elle veillait sur la ville de Turin ; car en plusieurs autres pieuses maisons, Elle donna des preuves non équivoques de sa sollicitude maternelle. Dans le Monastère des Magdeleines, situé à 400 mètres environ de la poudrière, dans le petit hôpital de sainte Philomène, et dans le Conservatoire, qui lui est contigu, trois Instituts fondés par la Marquise de Barolo, vivaient, comprises les Sœurs et les jeunes filles, les saines et les malades, à peu près 500 personnes ; elles aussi, depuis la première jusqu'à la dernière, furent préservées de tout accident. Dans le mur du petit Hôpital, vers le couchant, on voit encore aujourd'hui les traces profondes des projectiles qui sont venus le frapper ; dans le Monastère des Magdeleines, il tomba, entr'autres projectiles, une pierre de 100 kilogr., et l'on montre actuellement une armoire pleine de pierres, de barres de fer, et d'autres objets semblables, tombés sur leur édifice, et qui avaient pénétré dans les chambres et dans les corridors, mais aucune des 100 personnes et plus qui habitaient cette maison n'en fut blessée. Bien plus, dans l'infirmerie se trouvaient deux Sœurs malades qui, depuis fort longtemps, ne quittaient pas le lit. Ce matin, vers les onze heures, elles demandent à se lever pour aller prendre un peu d'air dans le jardin, et la Supérieure, contrairement à son habitude, le leur permet. Or, à peine furent-elles sorties, qu'une énorme poutre, lancée sur le toit, l'enfonça et tomba dans la salle avec une telle violence, qu'elle écrasa le lit des deux malades. — Les Magdeleines, en proie aux plus vives angoisses, sont sur le point de rompre leur clôture, et de sortir pour aller à la recherche d'un lieu qui leur offre plus de sécurité, lorsque tout-à-coup, elles voient planer dans les airs une blanche colombe, qui va se reposer sur le sommet du toit de leur pieux asile. Ce fait est pour elles un heureux augure : — Si la colombe s'envole, disent-elles, nous ferons de même, nous irons ailleurs chercher un plus sûr abri ; si elle reste, nous resterons aussi. L'intéressant oiseau eut la constance de rester au même poste jusqu'à quatre heures du soir, alors qu'un messenger du Gouvernement, parcourant le quartier visité par le terrible fléau, annonça que le danger de nouvelles explosions était passé.

Et dans notre Oratoire, qu'arriva-t-il de particulier ? — Une poutre enflammée, longue de six à sept mètres, tombe à quelques pas de notre maisonnette, et vu sa mauvaise construction, elle l'aurait certainement écrasée et incendiée en quelques instants, si la main de Dieu ne l'avait retenue. — La nouvelle église, toute fraîche encore, et désarmée depuis peu de jours de sa charpente, aurait pu s'écrouler ou se fendre, mais la Providence disposa si bien les choses que, quoique à la veille d'être bénite, elle n'avait encore ni portes ni fenêtres ; ce qui fit que, étant ouverte de tous côtés, le choc ne l'ébranla pas aussi

violemment, et ne lui causa aucun dommage. Ce fut notre habitation qui eut le plus à souffrir ; les crevasses, observées le long des murs après la secousse, étaient épouvantables. Quant aux vitres, nous n'avons pas besoin de le dire, il n'en resta pas une, et les fenêtres elles-mêmes s'ouvrirent avec une telle violence, qu'elles allèrent se briser contre les murs. Une des portes de la chapelle, située au couchant, ne pouvait plus s'ouvrir depuis plusieurs mois, parce que le bois s'était voilé, et la serrure rouillée ; nous étions fort embarrassés, quand l'explosion se chargea elle-même de faire disparaître toutes les difficultés. En effet, non seulement elle l'ouvrit, mais elle l'arracha encore de ses gonds et la jeta au milieu de la chapelle. La même chose arriva dans une petite chambre du rez-de-chaussée, à laquelle on donnait le nom de cave. Là aussi la porte fut arrachée du mur, et pendant quelques jours les jeunes gens auraient pu y entrer librement et boire le vin à discrétion, seulement il n'y en avait pas ; dommage !

Mais un fait qui a vraiment de l'extraordinaire, et même du surnaturel est celui-ci. Parmi nos compagnons, nous en avons un de 13 ans environ, nommé Gabriel Fassio ; jeune enfant de mœurs pures, et doué d'une tendre pitié ; il exerçait le métier de serrurier. Dom Bosco l'avait en grande estime, et souvent il nous le proposait pour modèle. Or, ce bon petit garçon, une année avant la fatale explosion, tomba malade et bientôt il fut aux dernières extrémités. Déjà il avait reçu les secours de notre sainte Religion, quand un jour, comme sous l'inspiration d'en haut, il se met à répéter : — Malheur à Turin ! malheur à Turin ! — Quelques compagnons qui se trouvaient à ses côtés lui demandèrent : — Et pourquoi malheur ? — Parce qu'elle est menacée d'un grave désastre. — Et lequel ? — Un terrible tremblement de terre. — Quand aura-t-il lieu ? — L'année prochaine. Oh ! malheur à Turin le 26 avril ! — Que devons-nous faire ? — Prier saint Louis qu'il protège l'Oratoire et ceux qui l'habitent.

Quelques temps après il mourait saintement à l'hôpital du Cottolengo. Vu ses rares vertus, et l'accent, pour ainsi dire inspiré, avec lequel il prononça ce *malheur !* les jeunes gens de la Maison en furent profondément impressionnés, et reçurent avec respect le conseil laissé par le jeune mourant. Ce fut alors que, sur leur demande, on ajouta à la prière du matin et du soir un *Pater, Ave, Gloria*, en l'honneur de saint Louis, avec cette invocation : *Ab omni malo — libera nos, Domine*, pratique qui n'a cessé d'être en usage dans nos Maisons.

Le dommage matériel causé par l'explosion de la poudrière fut immense ; plusieurs maisons du voisinage en eurent tellement à souffrir, que, pour les réparer, on se vit dans la nécessité de les démolir entièrement. C'est pourquoi le Gouvernement nomma une Commission, chargée de voir les maisons les plus endommagées et d'accorder une subvention aux propriétaires les plus pauvres, afin qu'ils pussent faire les réparations nécessaires. La Commission se transporta également à

notre Oratoire, et les dégâts constatés, elle laissa trois cents francs entre les mains de D. Bosco.

Nous terminerons ce chapitre par une courte réflexion. Après les deux explosions que nous avons décrites du mieux qu'il nous a été possible, et à l'annonce d'une troisième plus terrible encore, qui était imminente, bien des personnes dont l'habitation était plus ou moins voisine, plusieurs malades même, pouvant à peine se soutenir, s'étaient transportés dans un champ, voisin de notre Oratoire. Là, ils faisaient d'excellentes réflexions sur la puissance, sur la justice et la miséricorde de Dieu ; les uns demandaient pardon, les autres promettaient de changer de vie, ceux-ci se recommandaient à tous les Saints du Paradis. En un mot, tous montraient la plus grande confiance dans le puissant secours de la Vierge Marie, rappelant ses anciennes miséricordes en faveur de Turin ; ils l'invoquaient dans cette terrible conjoncture, ils récitaient le chapelet, et faisaient retentir les airs de ses louanges. Or, ce même champ, où s'échangeaient de si belles réflexions, d'où s'élevaient de si ferventes prières et de sublimes cantiques, ce même champ s'est transformé en un magnifique Sanctuaire dédié à Marie-Auxiliatrice, où affluent les malades et les affligés pour en obtenir force et consolation, et ils sont exaucés !

RETOUR DU LAC NAHUEL HUAPI

Au mois de juin, nous annonçons que le Prêtre, Dom Joseph Fagnano, chef de nos Missions dans la Patagonie, était parti pour l'intérieur de cette immense région, en compagnie de deux mille soldats environ, dans le but d'adoucir la rigueur des armes en faveur des pauvres sauvages, et de chercher à en sauver quelques-uns par le moyen de la religion. Le voyage était long et dangereux ; dangereux surtout, à raison des circonstances dans lesquels il se faisait, c'est-à-dire avec une armée n'ayant d'autre but que celui de conquérir peuples et terres. Toutefois notre Confrère, grâce à la bonté divine, l'accomplit heureusement, et il put même faire un peu de bien, comme nous l'apprend la lettre qui suit :

Patagones, 14 juin 1851.

TRÈS-RÉVÉREND ET CHER DOM BOSCO,

Je retourne aujourd'hui même de la Mission au lac Nahuel Huapi, où prend naissance le fleuve Limay, principal affluent du Rio Negro. Quel bel aspect présente la nature en ces lieux ! A l'Occident les majestueuses Cordillères, qui séparent cette République du Chili, et à l'Orient, des plaines immenses, dont le terrain est des plus fertiles. C'est la première fois après six ans, que j'ai vu des vallées et des montagnes comme on en voit sur le penchant de nos Alpes ; bois vierges, où croissent le pommier, le pin, le chêne et le sapin ; c'est la première fois qu' il m'a été donné de revoir la neige après ce laps de temps.

L'objet de cette Mission extraordinaire, comme je vous l'ai écrit, était d'accompagner deux mille soldats à peu près, qui allaient prendre possession de ces terrains encore incultes, et soumettre quelques tribus, qui avaient tué, il y a deux ans, onze charretiers, dont ils avaient volé les bœufs et les autres vivres, qu'ils portaient à l'armée. — Les Indiens, informés à temps, prirent la fuite, une grande partie du moins, abandonnant leurs bestiaux, se cachant dans les bois et passant sur le territoire du Chili. Toutefois plusieurs centaines, hommes, femmes et enfants tombèrent entre les mains des soldats. Je les accompagnais constamment dans le voyage avec l'armée; et quand nous campions, je passais mon temps avec eux, leur enseignant le Catéchisme et les préparant au Baptême.

La conversion des Indiens n'est pas chose facile à obtenir, surtout quand ils se trouvent dans le voisinage d'une armée, laquelle ne leur donne pas toujours l'exemple de la moralité; et dans leurs *toldos*, impossible de pénétrer sans danger de la vie, car ces sauvages se servent de tous les moyens en leur pouvoir pour se venger des chrétiens qui, selon eux, vont s'emparer de leurs champs et de leurs bestiaux. Si les Indiens avaient eu confiance dans le Gouvernement, et s'ils s'étaient montrés pacifiques, ils en auraient été bien reçus; ils auraient obtenu terres, instruments, arts, en un mot tout ce qui aurait pu leur procurer les bienfaits de la vie civile; mais malheureusement ils n'ont pas cette confiance, et le Gouvernement a pris le parti de les soumettre par la force.

Cette année-ci, nous en avons déjà baptisé environ quatre-vingt; et si nous avions été plus nombreux, nous en aurions baptisé bien davantage. Nous ne sommes que trois prêtres et un frère catéchiste, et nous avons deux paroisses à administrer, les écoles et les oratoires des jours de fête; aussi nous est-il souvent impossible de nous lancer au milieu de ces terres sans limite, pour aller à la recherche des Indiens fugitifs. Je crains même que quelqu'un de nous ne tombe malade de l'excès de travail, et si cela arrivait, nous ne pourrions plus continuer le peu de bien, que nous avons commencé.

À Carmen, les écoles vont à merveille. Nous avons plus de quarante garçons qui fréquentent notre Collège, et soixante-dix petites filles dans les écoles de nos Sœurs de Marie-Auxiliatrice. La Patagonie aujourd'hui présente un tout autre aspect; chaque dimanche, plus de cent enfants, filles et garçons, assistent à la sainte Messe, à la Doctrine chrétienne, chantent les louanges du Seigneur; ces enfants et leurs parents nous font espérer des jours heureux pour cette population. Seulement nous avons besoin de collaborateurs, et même de quelques secours matériels pour élever un Collège en faveur des enfants pauvres, et surtout des orphelins, qui sont si nombreux ici; si ces enfants ne sont pas retirés et élevés à temps, ils prennent facilement, dans ce pays-ci, une mauvaise voie, dans ce pays, où la décence n'est malheureusement pas la première vertu.

On envoya bien de Turin quelques Confrères pour Patagones, mais que voulez-vous? Ils n'ont pu arriver jusqu'ici, parce que Buénos-Ayres, Montévidéo, S. Nicolas et d'autres Maisons en ont peut-être plus besoin que nous.

Dans ce moment-ci, nous nous préparons à célébrer la fête du S. Sacrement, celles de S. Jean, de S. Pierre et de notre Dame du Carmel, Patronne de ce pays. Plus tard, je vous parlerai de tout cela, et en particulier des Indiens, que je vais visiter de temps en temps.

En attendant, priez pour nous tous, et recommandez cette Mission aux prières des Confrères et des Coopérateurs Salésiens.

Recevez les saluts affectueux de tous, et spécialement de

Votre très-respectueux fils en J. C.

JOSEPH FAGNANO Prêtre.

LA PREMIÈRE CHOSE À APPRENDRE EN CE MONDE est de savoir où l'on va.

Une fois chrétien, Lamoricière ne pouvait l'être à demi. Il voulut l'être au grand jour, et sans plus reculer devant le respect humain que devant les Arabes et les barricades.

Un jour, à Bruxelles, un ancien collègue qui l'avait connu autre, le trouva penché sur ses cartes où il marquait, avec une fiévreuse anxiété et une sympathie passionnée, les progrès de nos armées en Crimée. Pour assujettir ses cartes déroulées, il avait employé ses livres devenus usuels, le catéchisme d'abord, son livre de messe, puis *l'Imitation de Jésus-Christ*, et un volume du P. Gratry.

À la vue de ces ouvrages, le visiteur ne put dissimuler sa surprise.

— Eh bien! oui, dit le général; j'en suis là, je m'occupe de cela; je ne veux pas rester comme vous le pied en l'air, entre le ciel et la terre, entre le jour et la nuit. Je veux savoir où je vais à quoi m'en tenir, et je n'en fais pas mystère.

— Un jour, M. Thiers arrivait à Bruxelles, il pria le général Lamoricière de venir le trouver le lendemain, à sept heures, pour visiter avec lui le champ de bataille de Waterloo dont il devait écrire l'histoire.

— Je serai chez-vous à huit heures, non à sept, répondit Lamoricière; car je vais à la messe.

Il avait frappé juste: le grand historien, qui l'attendait pour partir, lui avoua en chemin qu'il avait un immense besoin de la foi, et qu'il lui envoyait le bonheur de croire.

MAXIMES ET PENSÉES.

Monseigneur du Bourg, évêque de Limoges, avait coutume de dire: « Il n'y a pas d'incrédulité de bonne foi. Ce qui les gêne, ce n'est pas le *Credo*, mais le *Décálogo*. »

Une religieuse très-souffrante dit un jour à saint François de Sales : « Très-digne Père, mes souffrances sont tellement vives et continues que je ne puis ni prier ni méditer. » Le vénérable Prélat, l'un des grands maîtres de la vie spirituelle, répondit à cette plainte en disant : « Il vaut mieux être sur la croix que la regarder. »

RIEN N'EST PERDU POUR LE CIEL.

On lit, dans l'*Echo de Fourvières*, les réflexions suivantes.

M. de Girardin, l'un des publicistes qui ont le plus contribué à infiltrer dans l'âme des Français l'esprit révolutionnaire, a eu une fin chrétienne. Il se confessa en pleine connaissance et de la manière la plus édifiante à l'abbé Sabatier, du clergé de Paris.

M. Oscar de Poli, publiciste chrétien, raconte un trait qui a pu valoir à M. de Girardin cette miséricorde divine.

Il y a quelques années, s'éteignait à Paris un réfugié italien, correspondant de plusieurs journaux de son pays.

Il avait bataillé toute sa vie, pour l'unité de la péninsule, par conséquent contre les rois et contre le Pape, il était mort néanmoins, malgré ses erreurs, réconforté par les secours de la religion.

Il laissait une veuve qui, respectant fidèlement le vœu suprême de son cher défunt, eut à cœur de lui donner des obsèques religieuses.

Mais la maladie avait absorbé les modiques ressources du ménage, et la pauvre veuve n'avait même pas de quoi faire enterrer son mari.

Dans sa détresse, elle recourut à un de ses compatriotes, qui avait fait rapidement, en Italie et surtout à Paris, une grosse, très-grosse fortune.

Elle s'adressait avec d'autant plus de confiance à cet homme qu'il avait été jadis le compagnon de lutte, le compagnon d'armes de son mari, et que, jusqu'à la dernière heure, il s'était montré son ami.

Mais le millionnaire italo-français était doublé d'un sectaire maçonnique, espèce communément intolérante.

Tout d'abord, il accueillit avec de grands égards la requête de l'épouse malheureuse.

Déjà il se dirigeait vers son secrétaire, lorsque, se ravisant brusquement, il demanda :

— Passerez-vous par l'Eglise ?

— Certainement, répondit la veuve à travers ses larmes ; en mourant, il me l'a recommandé.

— Madame, pas d'église ou pas d'argent ! dit alors d'un ton sec l'insolent Turcaret.

— Quoi ! votre ami de trente ans... vous si riche... vous pourriez...

— C'est à choisir.

— C'est votre dernier mot ?

Le franc-maçon ne répondit que par un signe affirmatif.

La veuve sortit, le cœur déchiré, en disant avec une indignation fière :

— Celui qui vous croyait son ami aura le convoi des pauvres, mais le convoi passera par l'Eglise.

Emile de Girardin apprit le jour même, par un tiers, cette détresse affreuse et l'ignominieux marché de l'Italien.

— C'est abominable !... s'écria-t-il. C'est à faire rougir l'humanité ! Il devrait y avoir un pilori d'infamie pour de telles actions !

Sur l'heure, « l'homme de la liberté pour tous » fit parvenir à la pauvre femme un rouleau de cinquante louis et, grâce à cette générosité anonyme, elle eut la triste joie de faire à l'époux regretté des obsèques convenables.

Elle ne connut que longtemps après, par l'indiscrétion de l'intermédiaire, le nom de son discret bienfaiteur.

Dans la foule qui accompagnait M. de Girardin à sa demeure dernière, ajoute M. Oscar de Poli, il m'a semblé reconnaître une femme en cheveux blancs qui pleurait à chaudes larmes.

INDULGENCES SPÉCIALES

pour les Coopérateurs.

Les Coopérateurs peuvent gagner :

L'indulgence plénière, une fois par jour, applicable aux âmes du Purgatoire, en récitant le tiers du Rosaire devant le Très-Saint Sacrement, ou, s'ils ne peuvent, devant le Crucifix.

L'indulgence plénière, chaque fois qu'ils font la sainte Communion.

Un nombre considérable d'indulgences plénières, dans le courant de la journée, en récitant six *Pater, Ave et Gloria*, selon l'intention du Souverain Pontife. Et ces indulgences, applicables aux âmes du Purgatoire, ils peuvent les gagner *toutes quoties*, c'est-à-dire, toutes les fois qu'ils récitent les susdits *Pater, Ave et Gloria*, en quelque endroit que ce soit, lors même qu'ils ne se sont point confessés et qu'ils n'ont point communie, mais pourvu qu'ils soient en état de grâce.

En outre, une indulgence plénière chaque Dimanche, et chacun des jours ci-après indiqués, à la condition que, s'étant confessés dans les huit jours et ayant communie, ils visitent une église et y prient selon l'intention du Souverain Pontife.

Mois de Novembre.

1. Fête de tous les Saints.
2. Commémoration de tous les fidèles trépassés.
6. Sainte Agnès d'Assise, sœur de Sainte Claire.
9. Sainte Elisabeth de Hongrie.
21. Présentation de Marie au temple.
26. S. Léonard de Port-Maurice.
29. Fêtes de tous les Saints des trois Ordres de saint François d'Assise.
30. Saint André Apôtre.

Avec la permission de l'autorité ecclésiastique - Gerant JOSEPH FERRARDI

Samplerdarena 1881 - Imprimerie de S. Vincent de Paul.